

doute, vint à lui en souriant amicalement.

—Je vous félicite, mon garçon, dit-il en lui prenant la main. On vous a fait un honneur que vous méritez bien. J'étais présent et je me suis senti profondément ému, Cela vous portera bonheur, d'aimer ainsi vos parents.

Bavon prononça le nom de M. Raemdonck.

—Oui, je le sais, dit le commis, monsieur vous a fait venir ; mais il est dans la fabrique avec un marchand et il vous prie de l'attendre un peu. Asseyez-vous, mon ami, M. Raemdonck voudrait vous faire du bien, si c'est possible. Il voudrait connaître ce que vous savez et jusqu'à quel point vous êtes instruit, et il m'a chargé de vous mettre à l'épreuve, si vous y consentez.

—Je lui en suis bien reconnaissant et ferai tout ce qui vous plaira, répondit Bavon.

—Eh bien, placez-vous devant ce pupitre ; voici la minute d'une lettre, écrivez-la au net, de votre mieux et sans faute. Ne soyez pas intimidé. Vous avez là un modèle pour la forme de la lettre. Commencez ; pendant ce temps, je continuerai mon propre travail.

Un silence complet régna dans le bureau jusqu'au moment où Bavon, en levant la tête et en se retournant, fit comprendre que la lettre était écrite.

Le commis s'approcha, regarda le papier un instant et dit avec étonnement :

—Oh ! oh ! mon garçon, quelle main ferme ! quelle belle écriture !... et pas de faute ! Bavon ! je ne m'y serais pas attendu. Cela fera plaisir à M. Raemdonck, car il vous porte un véritable intérêt, parce que vous êtes le fils d'un de nos meilleurs ouvriers. Savez-vous bien calculer aussi ?

—J'étais le plus fort de toute la classe pour le calcul, monsieur, du moins au dire de mes maîtres.

—Eh bien, voici une colonne de chiffres : additionnez-les d'abord, multipliez le total par 365 et divisez le tout par 514.

En quelques minutes, Bavon avait fait le calcul, et le commis vit avec une satisfaction sincère qu'il ne s'était pas trompé.

—Attendez encore un instant ici, mon ami, dit-il ; je vais avertir M. Raemdonck de votre arrivée.

Il laissa Bavon seul dans le bureau, ouvrit une porte et entra, au bout d'un corridor, dans une salle où le propriétaire de la fabrique était assis devant une table et feuilletait des papiers.

Celui-ci, après l'avoir considéré quelques instants avec bienveillance, lui dit :

—C'a été un beau jour pour vous, mon ami ! vous vous êtes acquis beaucoup de protecteurs, et, si vous continuez comme vous avez fait jusqu'à présent, vous ferez probablement votre chemin ; mais, quoi qu'il vous arrive, n'oubliez jamais que vos parents, pauvres ouvriers de fabrique, se sont sacrifiés pour vous donner de l'éducation.

—Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit Bavon d'une voix émue, mais avec un sourire plein de volonté dont l'expression étouffa M. Raemdonck.

—Ah ! c'est bien, dit-il, que vous soyez pénétré de tout ce que vos parents ont fait pour vous, votre père surtout, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, mon père a travaillé pour moi ; c'est pour moi qu'il s'est rendu malade. Mon père a passé des nuits sans dormir pour me laisser aller à l'école.

—Et vous les chérez, et, si vous le pouvez, vous les récompenserez dans leurs vieux jours ?

—Oui, monsieur, aussi longtemps que je vivrai.

—Vous êtes maintenant dans la fabrique de M. Verbeek, et, la semaine prochaine on vous placera au "diable" en qualité d'aide. C'est un bon moyen d'arriver à quelque chose. Mais cela va bien lentement, mon garçon. Avec votre instruction, on peut trouver peut-être un chemin plus court.

—Je deviendrai contre-maître, monsieur.

—Et alors ?

—Alors, monsieur, mon père ne travaillera plus, ni ma mère non plus.

—Vous êtes un brave garçon, dit M. Raemdonck touché. Que gagnez-vous, à présent ! Quatre ou cinq francs par semaine, n'est-ce pas ? Ce n'est pas assez. Je veux vous aider à atteindre le noble but que votre cœur vous montre, en vous ouvrant une carrière où, avec votre instruction et votre bonne volonté, on peut avancer beaucoup plus vite. J'avais l'intention de vous donner un livre ; mais tous les livres de ma bibliothèque seront à votre disposition. Je veux vous faire un autre cadeau. Voulez-vous être commis dans mon bureau ? Si vous restez dans les bonnes idées où vous êtes, je vous pousserai et je vous traiterai comme mon fils.

—O monsieur ! tant de bontés ! s'écria Bavon en levant les mains vers lui. Que ma mère sera contente !

Il ne valait peut-être ! Non, non, c'était bien vrai !

Alors seulement, il sentit quelque chose dans sa main et l'ouvrit. Deux pièces d'or de vingt francs étincelèrent à ses yeux.

Il poussa un cri de joie, et, sans faire attention aux passants qui le regardaient avec étonnement, il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison de ses parents, en levant la main au-dessus de sa tête.

—Mère, père, s'écria-t-il, je deviens commis dans le bureau de M. Raemdonck. Je gagne quatre cents francs, bientôt je gagnerai davantage. Voilà mon denier à Dieu. Père, père ! nous serons riches ; vous vivrez sans travailler ; ma mère ne sera plus obligée de coudre la nuit. Pas tout de suite, mais cela viendra ; oui, oui, avec le temps cela viendra, dussé-je succomber à la peine.

Et, épuisé d'émotions, il se laissa tomber sur une chaise, riant et pleurant à la fois.

Les parents contemplaient avec stupéfaction les deux pièces d'or que leur fils avait jetées sur la table : eux aussi semblaient ne pouvoir y croire.

Tout à coup Damhout se jeta au cou de sa femme, la serra sur son cœur et bégaya les larmes aux yeux :

—O chère Christine ! que Dieu te bénisse ! C'est à toi, à toi seule que nous sommes redevables de ce bonheur. Tu es plus qu'une mère pour tes enfants, plus qu'une femme pour moi : tu es notre ange gardien.

Bavon se leva soudain et se mit à crier, en courant vers la porte :

—O Godelive, Godelive !

Sa mère courut derrière lui en poussant un cri d'angoisse.

—Ciel ! mon pauvre fils, que t'arrive-t-il ? dit-elle.

Mais Bavon, rouge de confusion, se jeta dans ses bras et répondit :

—Ce n'est rien, ma chère mère, je rêve ; la joie me fait perdre la tête.

VII

Le lendemain, Bavon se rendit à son bureau, il était si joyeux et si plein d'enthousiasme, qu'il était entièrement absorbé par son nouveau travail. Le soir, il apporta des écritures avec lui et resta assis, la plume à la main, jusqu'au moment où ses parents lui rappelèrent qu'il était temps d'aller se coucher. Il ne parla même plus de Godelive ni des regrets qu'il avait parce qu'elle n'avait pu voir son triomphe.

(à suivre)

Chambres spacieuses, meubles neufs.

Menus variés et excellents. Primeurs de toutes les saisons. Vins, Liqueurs et Cigares de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1890—1a

T T T

—: o :—

EXTRAORDINAIRE

Un Harmonium valant \$75.00 peut

être gagné en achetant une livre

de THÉ au magasin de

J. B. ROUSSEAU

Comme toujours, nos THÉS sont importés directement, et pour cette raison sont vendus de vingt à vingt-cinq pour cent meilleur marché que partout ailleurs.

QUALITE GARANTIE

—: o :—

J. B. ROUSSEAU

Importateur de thés et de cafés

— 240 240 —

RUE ST-JOSEPH

Succursales : 206 Rue et Faubourg St. Jean
Côte des Marchands, Lévis.

Qu'ébec, 5 juillet, — 3 m.

CIGARES ET BOISSONS
DE PREMIER CHOIX.

REPAS A TOUTE HEURE

HOTEL

— DU —

CLUB DE CHASSE ET DE PECHE

— DU —

CHENAL DU MOINE

64, place Jacques-Cartier,
Montréal.

Félix LATRAPERSE
Propriétaire.

A deux pas du débarcadère des bateaux à vapeur.

Montréal, 5 juillet 1890